

FEMMES DU JAPON

DE LA MÊME AUTRICE

Les Japonais, Paris, Tallandier, 2008 ; coll. « Texto », 2021.
Histoire du manga. L'école de la vie japonaise, Paris, Tallandier,
2010 ; coll. « Texto » sous le titre *Histoire du manga. Le
miroir de la société japonaise*, 2022.
(avec Jean-Charles Lagrée et Ingrid Therwath) *Être jeune en
Asie*, Arles, Philippe Picquier, 2015.
Japon, la face cachée de la perfection, Paris, Tallandier, 2023 ;
coll. « Texto », 2024.
L'Affaire Midori, Arles, Philippe Picquier, 2024.

Karyn Nishimura-Poupée

FEMMES DU JAPON

Libres sous contraintes

TALLANDIER

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite conformément
à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

© Éditions Tallandier, 2026
7, cité Paradis – 75010 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-6588-8

*Au poète inspiré par le Japon
et la compagnie des femmes.*

AVANT-PROPOS

Le 21 octobre 2025, jour exceptionnel : une femme japonaise entre dans l'histoire. Sanae Takaichi est hissée au poste le plus élevé dans la hiérarchie politique japonaise, Première ministre. Une femme Première ministre : cette vérité seule suffit à une grande partie de l'électorat pour placer beaucoup d'espoir en Sanae Takaichi, la dame de fer nationaliste soudain aux commandes de l'archipel. « Elle est souriante, pleine d'entrain, positive, optimiste, c'est génial, elle nous donne du tonus », témoigne une jeune femme que la politique n'intéresse pas, mais dont l'avis reflète celui de beaucoup d'autres. Qualifier l'élection de la sexagénaire Takaichi de prouesse ou d'exploit n'est pas exagéré dans un pays où la misogynie en politique est de longue date un principe non écrit, surtout au sein de sa formation conservatrice, le Parti libéral-démocrate (PLD), dont elle a pris la présidence le 4 octobre 2025 pour deux ans. C'est une femme, elle fait de belles promesses, est toujours avenante, élégante, volubile. Elle affiche – en apparence du moins – des convictions fortes, elle a donc beaucoup d'atouts. Et surtout celui de travailler plus que les

hommes, fût-ce seule dans son coin, condition *sine qua non* pour en arriver là quand on n'a pas hérité du siège d'élu de son père, grand-père ou oncle, contrairement à nombre d'hommes politiques. « Sa nomination peut faire école et doper l'activité des femmes dans le pays », me glissent plusieurs étudiantes interrogées dans la rue le jour-même. Le symbole « une femme au pouvoir » est fort, et il fait mouche aussi auprès de jeunes hommes ou même de quadragénaires ou quinquagénaires salariés d'une grande entreprise. Toutes et tous saluent la réussite de la première politicienne à fendre le « plafond de verre ». Cela se traduit en popularité record dès les premiers sondages en novembre 2025 et encore six ou neuf mois plus tard : son gouvernement est à plus de 70 % d'opinion favorable, et même au début, à plus de 80 % chez les moins de 30 ans. Lorsqu'elle dissout la chambre basse au pire moment du calendrier, en janvier 2026, avant la discussion budgétaire, d'aucuns – dont je suis – craignent qu'elle n'ait sous-estimé la force adverse et surévalué sa propre vitalité. À tous, elle démontre le contraire. Son parti emporte à lui seul plus des deux tiers des quatre cent soixante-cinq sièges de députés : trois cent trente, sur lesquels il a dû rétrocéder quatorze sièges à d'autres partis faute d'avoir prévu assez de candidats sur les listes pour les sièges attribués à la proportionnelle. Le monde politique japonais n'avait jamais vécu cela. Et c'est une Sanae Takaichi tout sourire qui peut ainsi, le 20 février, lire un discours de politique générale de quarante-cinq minutes dont le

AVANT-PROPOS

refrain est déjà largement connu : les lendemains qui chantent.

Mais n'est-il pas hâtif de se féliciter de la prise de pouvoir de Sanae Takaichi en ne regardant que le fait qu'elle soit une femme, sans s'intéresser à sa pensée, ses ambitions, sa politique, ses attitudes aussi ? Nous le verrons plus tard, à la lumière des faits et de ses décisions durant ses premiers mois au pouvoir.

INTRODUCTION

Par boutade révélatrice, il m'arrive de m'interroger : « Mais diable, quel homme sur cette planète n'a pas été attiré par une femme japonaise, aperçue dans la rue, vue au cinéma, sur une photo de magazine, une inconnue ou personnalité qui le subjugué ? » Car je n'ai personnellement pas un seul ami français qui n'ait pas nourri un jour un fantasme sur les Japonaises en général ou une Japonaise en particulier. Du simple « Elles sont craquantes » au plus franc « Au lit, ce doit être quelque chose ». Ce n'est pas que je les aie directement interrogés sur le sujet, ces hommes. Non, cette association d'idées vient spontanément dans la conversation quand elle glisse naturellement sur le Japon et sa société, parce que c'est mon lieu de vie, mon centre d'intérêt principal, une grande part désormais de mon existence. On m'interroge donc sur le Japon, sa société, les hommes japonais et les Japonaises. Pour mes interlocuteurs, la femme japonaise est unique, mystérieuse, indéchiffrable et donc objet de toutes les fantaisies exacerbées par ce que révèlent ou non la littérature, les films, la musique et, plus encore aujourd'hui, les animes et mangas nippons. Le terme

japonais *hentai*, qui englobe toutes les formes de sexualité perverse à connotation nippone, était en 2025 le mot le plus recherché sur la plateforme de vidéos pornographiques YouPorn, et le vocable *japanese* est lui aussi tous les ans très bien placé dans ce classement.

À l'inverse, peu d'amies françaises de ma génération m'ont un jour conté leur envie d'intimité avec un Japonais, même si je constate une évolution très nette avec les plus jeunes femmes de la génération Z, celles qui depuis leurs plus tendres années sont fascinées par le Japon, ses mangas, ses animes, et ont donc une attirance *a priori* pour des hommes japonais qui en sont, ma foi, tout surpris. Mes amies japonaises, elles, ne sont pas toutes enthousiasmées par leurs compatriotes masculins. Car les hommes du pays du Soleil levant, eux, souffrent plutôt du cliché inverse, celui d'être au choix des misogynes innés, des pervers assoiffés de relations tarifées, des « herbivores » asexuels et vierges jusqu'à 40 ans ou à vie, jamais mus par les sentiments ni la tendresse. Pauvres hommes. Inutile de dire que dans un cas comme dans l'autre, il y a loin du présumé à la réalité, du particulier au général. Pourtant, les reportages, les articles, les films, les dessins animés ou la publicité tendent à entretenir ces stéréotypes qui font presque des Japonaises et Japonais des êtres humains différents. Redevenons rationnels.

Vivant au Japon depuis plus d'un quart de siècle, dans ce pays où la sécurité, la tranquillité sont le principal agrément d'un cadre de vie plutôt agréable, je crois pouvoir témoigner du fait que les individus hommes et

INTRODUCTION

femmes qui m'entourent ont tous les attributs et facultés de s'émouvoir, d'aimer, de communiquer, de s'exprimer communs à l'espèce humaine. Les clichés, pour n'être pas totalement dépourvus de fondements, sont très artificiellement surfaits et exagérés. Un travail de décryptage est nécessaire.

Pour autant, je ne suis pas dupe : je vois bien qu'il y a entre le comportement d'une femme occidentale et celui d'une Japonaise, en collectivité ou sur l'oreiller, des différences notables qui ne sont en somme que les répercussions d'un contexte culturel, politique, médical et social. Je le vois grâce à mon statut privilégié, celui d'une Française devenue adulte dans son pays, qui a l'expérience d'y avoir été fille, femme et amante, mais qui vit depuis plusieurs décennies au milieu d'une société façonnée par une autre culture, une autre histoire, une autre morale, une autre approche sociale et relationnelle. Mon vécu et mon expérience m'offrent une aptitude à analyser avec recul la position de la femme au Japon, en tant que femme et journaliste, en profitant des avantages immédiats que me confèrent mon métier, mon sexe et ma nationalité. En d'autres termes, je peux interroger la société nipponne sans tabou, sans me conformer *stricto sensu* à ce qu'elle exigerait de moi si j'étais japonaise. Les Françaises ici sont réputées libres, élégantes, épanouies, franches, parfois arrogantes – bref, des femmes qui ont tout pour se battre dans un univers d'hommes. Alors, à la Française que je suis, on pardonne aisément de n'être pas... japonaise. C'est-à-dire de s'affranchir des règles d'abnégation implicites

auxquelles sont soumises les femmes de nationalité nipponne, celles à qui l'on a enseigné depuis leurs jeunes années qu'en droit, elles étaient à l'égal des hommes, mais en société, un peu en dessous.

À travers cet ouvrage, nourri de mon travail de journaliste, mon ambition est simple : montrer la réalité d'être une femme japonaise dans le Japon du XXI^e siècle, et expliquer les raisons pour lesquelles la situation est telle que je vais la décrire. Mais je me garderai de tomber dans un piège béant : celui de croire que ce que je peux considérer comme anormal, injuste, inique est forcément perçu comme tel par mes congénères japonaises, car ce n'est tout bonnement pas le cas.

Premières interrogations : pourquoi la femme japonaise alimente-t-elle à ce point un imaginaire collectif si puissant ? Est-ce que naître femme et vivre en tant que femme au Japon implique d'emblée la fatalité d'un parcours prédéfini difficile à éviter ? Que dit de la société et de la représentation féminine le paradoxe d'une sexualisation par l'apparence très précoce des adolescentes japonaises et du maintien d'une image puérile de la femme ? Pourquoi les femmes japonaises ne sont-elles toujours pas maîtresses de leur propre corps ? En est-on réellement toujours à se demander, malgré plusieurs vagues de mouvements féministes, si la femme a bien les capacités de monter dans le même ascenseur social et professionnel que les hommes, si la femme japonaise ne serait pas un brin présomptueuse de vouloir embrasser les mêmes fonctions politiques ? Et d'ailleurs, le veut-elle vraiment, ou n'est-elle pas en réalité d'entrée de

INTRODUCTION

jeu dissuadée de s'autoriser de telles ambitions ? Où la femme japonaise parvient-elle le mieux à se réaliser, où peut-elle le plus s'épanouir, où a-t-elle, *in fine*, le plus de liberté ? La condition féminine japonaise ne serait-elle pas meilleure si l'on commençait par rendre plus enviable la vie quotidienne des hommes ? C'est à tous ces questionnements que je vais tenter de répondre dans ce livre, non pas avec la certitude d'une mathématicienne démontrant un théorème, mais plus modestement avec la curiosité de la journaliste critique et passionnée qui tente de décrypter chaque jour un peu plus la réalité d'une société complexe, retorse et experte dans l'art de masquer ce qu'elle enveloppe – surtout ce qu'elle sait ne pas être reluisant. Je sais par avance que si des femmes japonaises lisaient cet ouvrage, elles en nieraient nombre d'aspects, et pour cause. Elles profitent d'une liberté bien réelle, largement conférée par une société avancée, sûre, un État de droit et des lois qui ont évolué ces dernières décennies en leur faveur. Pourtant, cette liberté est entravée par diverses contraintes, moins tangibles : des habitudes, des conventions sociales, des traditions, des conseils que l'on se donne de mère en fille, une honte rentrée ou une autocensure. Or ce n'est que par la comparaison que l'on peut déceler de telles limites à la liberté des femmes japonaises. Cette évaluation des différences ne se fait bien que par un vécu dans deux sociétés différentes. Et c'est précisément là que se porte mon regard. Il peut être contesté, mais mon propos est essentiellement de m'adresser à un lectorat français qui mesure lui aussi la condition d'autrui à l'aune de sa

FEMMES DU JAPON

propre expérience. Je ne prétends ici ni à l'exhaustivité, ni même à l'objectivité. C'est de mes enquêtes pour des médias français au Japon, de ma vie de femme et épouse française au Japon, de mon aventure (car c'en est une) de mère de deux garçons franco-japonais au Japon que mon propos se nourrit en permanence. Au fil des jours, des rencontres et entretiens, je collectionne les faits et témoignages, mais aucun d'eux n'est totalement représentatif d'une réalité générale. Je n'ai pas davantage la certitude que les situations que je présente soient telles, du seul fait qu'elles se situent au Japon. Et tous ces cas ne sont forcément qu'une parcelle de vérité. Je n'ai aucunement ici l'intention de brosser le portrait-type de la femme japonaise, et encore moins d'évaluer son degré de bonheur relativement aux droits dont elle dispose ou aux devoirs qu'on lui assigne. En revanche, je peux établir des comparaisons et considérer que telle ou telle situation pourrait être autre, donc tenter de comprendre les raisons pour lesquelles la société accepte, voire valorise ce qui du point de vue d'une Occidentale devrait être différent ou même est intolérable. Et je le fais avec le souhait d'expliquer la complexité de cette société japonaise qui a aussi beaucoup à nous apprendre.

CHAPITRE PREMIER

La femme japonaise et ses représentations dans l'imaginaire collectif

Tantôt lycéenne à couettes en minijupe, tantôt geisha à perruque en kimono, parfois femme-enfant tout de rose et dentelles vêtue ou cruelle vieille femme ridée au nez fourchu, la Japonaise a mille visages et autant d'attitudes dans l'imaginaire collectif. Mais peu collent à la réalité de la plupart des femmes nippones. Pourtant, ce sont ces images, parfois véhiculées par les films ou dessins animés qui, au fil du temps, se succèdent pour alimenter les fantasmes et entretenir un mystère autour de la gent féminine japonaise. Très tôt, dès l'âge de 5 ou 6 ans, les fillettes japonaises se rêvent en princesses ou vedettes de télévision, et l'apparition fréquente de jeunes stars entretient ce désir qu'accompagnent certains parents. La sexualisation précoce d'une partie des jeunes filles et l'entretien ensuite d'une image de femme-enfant nourrissent des désirs masculins malsains, un phénomène que relèvent les instances internationales mais qui inquiète peu la société nippone.

La jeune femme japonaise stéréotypée, celle qui attire, exhibe une silhouette entre deux âges, plus vraiment enfant, pas encore adulte. Cette figure intermédiaire est un miroir des paradoxes : car les écolières d'à peine une dizaine d'années vont très vite se maquiller les jours où elles ne vont pas en classe, se donner des apparences de lycéennes dévergondées, tandis que celles qui ont déjà quitté le lycée depuis dix ou quinze ans vont continuer d'entretenir la même image. Comme si l'âge et le physique de la lycéenne signaient la période de vie idéale qu'il faudrait anticiper puis ne plus quitter une fois passée. Ce serait dans la tenue de lycéenne, avec le visage de cet âge, que s'exprimerait le plus ce côté attirant des femmes. La seule raison – que m'a d'ailleurs donnée un homme japonais – est que les filles et femmes japonaises ne veulent pas qu'on les trouve « belles » ni « élégantes », mais « mignonnes », qu'elles attendrissent plus qu'elles ne séduisent. Comme si devenir femme et afficher sa maturité revenait à s'écarter du champ d'intérêt des hommes et perdre une partie de sa valeur. J'avais un peu de mal à accepter cette explication qui me semblait un tantinet trop simpliste, jusqu'au jour où j'ai lu les commentaires d'internautes relatifs à différentes scènes médiatiques de la Première ministre japonaise Sanae Takaichi. Le mot qui revient le plus pour qualifier ses attitudes est *kawai* (mignonne). Elle avait alors... 65 ans.

Si je me suis attardée d'entrée de jeu sur cette description et cette représentation de la jeune femme japonaise, quitte à créer un malaise, c'est parce qu'elle me

semble concentrer plusieurs aspects de la place que les hommes assignent et que les femmes acceptent dans la société, et qui, de notre point de vue occidental, interroge, chagrine ou choque.

Avant de juger qu'elles sont inactives, passives, ou qu'elles empruntent la mauvaise voie, il convient de comprendre l'environnement social dans lequel évoluent les femmes au Japon, car ce cadre a bien entendu une influence considérable sur leur mode de vie, leur façon de penser et leur comportement. Qu'on soit de sexe masculin ou féminin, on baigne dans une société japonaise mue par l'idée de respecter les ordres, de ne pas trop se distinguer, de se plier à l'impératif d'éviter la confrontation et même plus largement la prise de risques. On évolue dans un espace pétri de *kimari*, des règles décidées une fois pour toutes qui entrent ainsi dans la catégorie des réflexes de bonne conduite « allant sans dire ». Donc on ne les remet pas en cause. Souvent parce qu'elles sont justifiées et se révèlent être la condition *sine qua non* de la paix sociale. Par exemple, on ne pose pas ses pieds sur une chaise, on ne s'assied pas sur le coin d'une table, on ne mange pas dehors en marchant ni dans les transports en commun comme le bus ou le métro, on rapporte ensuite ses ordures chez soi faute de poubelles à l'extérieur. On ne téléphone pas dans un train. On patiente sur le côté en attendant la descente des passagers d'un métro avant d'y monter, sans griller la place à personne ni se ruer sur une place assise en bousculant tout le monde. Ces consignes sont certes souvent rappelées, mais pour la plupart des Japonais,

elles relèvent de l'évidence, du minimum de savoir-vivre en société propre à l'espèce humaine. Elles s'appliquent aux hommes comme aux femmes, mais ces dernières seront doublement mal vues si elles ne les respectent pas. Même quand un *kimari* n'est plus fondé sur rien et qu'il devient même idiot ou dangereux, il reste, par habitude. Personne n'ose le contester. Ce qui explique aussi que des femmes perpétuent des attitudes jugées proprement féminines même si elles sont caduques. Force est cependant de reconnaître que c'est en partie aussi grâce à ces instructions permanentes implicites, sues de tous, pratiquées depuis l'enfance, que la société fonctionne : les services sont parfaits, les villes sont propres, les automobilistes ne se font pas des doigts d'honneur dans les embouteillages, on n'entend pas voler des noms d'oiseaux dans les rues, les trains sont à l'heure le plus souvent. Si, dans l'espace public, un individu en bouscule un autre sans rien dire, le mieux, pour celui ou celle qui a pris le coup, est de se taire, de feindre de penser que ce goujat ne l'a peut-être pas fait exprès, plutôt que de lui jeter à la figure un « Ne vous excusez pas surtout », comme le crierait sans hésiter un Français ou une Française. On prend sur soi, on passe son chemin. On évite ainsi toute réaction, quelle qu'elle soit – plates excuses ou crise de nerfs –, toute discussion courtoise ou non avec un inconnu, potentiellement facteur de dispute et de risque. Pourtant, l'absence de réaction d'une femme face à un homme qui se comporte ainsi est aussi une forme de faiblesse.

Chacun fait preuve d'un sens de la perfection et de l'abnégation qui toujours surprend l'Occidental de passage ou résident. Face aux catastrophes, aux drames, beaucoup de Japonais endurent, ne protestent pas, ne désignent pas immédiatement des responsables. De loin, on les en félicite, et on appelle cela *résilience*, un terme pratique. À l'échelle individuelle, c'est surtout un moyen de couper court à la confrontation, en absorbant le choc, quitte à souffrir intérieurement et « s'endormir en pleurant », selon l'expression japonaise. Cela explique que des femmes victimes de mauvaises conditions de travail, de harcèlement, de mots déplacés endurent, sans rien dire. Dans un groupe social, il est plus malin de « lire l'air ambiant » et donc de deviner ce que les autres ont en tête pour ne pas commettre l'impair de formuler une idée qui viendrait polluer cette atmosphère. Si même les hommes n'ont pas l'audace de parler, difficile pour une femme de s'exprimer franchement. C'est un monde de non-dits où chacun est censé comprendre une situation donnée, un contexte, sans qu'on les lui explique et sans qu'il le demande. Je me souviens m'être exclamée « Voilà, on y est ! » un matin d'avril 2026 à l'écoute des informations de la chaîne publique NHK, puis à la lecture d'un article sur le même thème dans le quotidien *Asahi*. Il était alors question d'un énorme succès en librairie, un roman, *Aoten*, signé Masayasu Wakabayashi, vendu en quelques semaines à plus de 280 000 exemplaires. Exceptionnel. La raison première invoquée pour cet enthousiasme populaire auprès d'un lectorat d'hommes, d'une quarantaine d'années principalement, n'est autre

que « le caractère franc du personnage principal », un joueur de football américain. Ce héros « est sans filtre, il ose exprimer sincèrement le fond de sa pensée, donne son avis et cela fait du bien au lecteur », explique une libraire. Un bol d'air, de l'oxygène, enfin. « Voilà, on y est ! » : la société japonaise souffre en réalité de ces non-dits et éprouve un soulagement quand quelqu'un l'exprime. Cette société ressent la douleur de la nécessité permanente de faire corps avec les autres, de « lire l'ambiance » et de ne pas exprimer ce que l'on pense vraiment, mais elle se tait par souci de ne pas perturber. Au point qu'on supporte aussi seul dans son coin le fait de laisser faire et dire ce que l'on sait moralement insupportable, parce que la majorité ne dit rien. C'est le cas de procureurs qui savent que des accusations envers un suspect sont fausses mais qui, tout en s'en voulant, contribuent à maquiller des preuves. C'est le cas de salariés témoins de harcèlement dans une entreprise mais qui font mine de ne pas voir, parce que ce serait à leurs dépens. Pourquoi en arrive-t-on là ? En partie parce que l'éducation a ancré dans la tête des Japonais le fait qu'il faut obéir aux consignes, aux instructions d'un supérieur, qu'il ne faut pas perturber, causer de troubles, et que beaucoup ne font pas ou plus la distinction entre les refus nécessaires (face à des méfaits, une injustice) et la désobéissance réellement répréhensible.

La société japonaise n'est cependant pas peuplée d'individus qui s'entendent à merveille et font cause commune, comme le suggéreraient cette mécanique bien huilée, ces engrenages qui tournent sans accroc et cette

relative absence d'affrontements verbaux ou physiques. Tant s'en faut. Car la frustration, la solitude et les sources de mal-être existent. Ce dernier est emmagasiné en chacun et chacune, explose parfois en faits divers terrifiants, et s'évacue un peu *via* diverses soupapes artificielles : l'alcool, les salles de jeux. Quant à la confrontation d'idées, elle se déplace désormais sur un terrain où l'anonymat protège, celui des réseaux sociaux, autant dire le pire endroit pour un échange serein. Au pays de la politesse, les lambdas du Net insultent à qui mieux mieux, sont en zone de non-droit, sans lois ni morale. En ces lieux, la libre expression n'a que faire de la courtoisie, et les femmes en sont les premières victimes. Le mot *débat* a d'ailleurs presque perdu son sens dans la vie courante japonaise. On préfère, au quotidien comme sur les plateaux de télévision, une discussion polie où presque tous les intervenants sont d'accord entre eux sans même avoir à le préciser – ou à tout le moins, s'abstiennent d'exprimer fort et directement qu'ils ne le sont pas. Les « débats télévisés » (car ils portent quand même l'appellation frelatée de « débat ») sont généralement des suites de monologues où chacun renonce le plus souvent à réagir négativement aux propos d'un autre, et où on fait en sorte de ne pas regarder l'interlocuteur dans les yeux de peur d'y lire de la réprobation. De sorte que même le regard n'exprime pas ce que la bouche se prive de lâcher. Les femmes politiques qui s'insurgent contre un système, des situations jugées injustes sont hélas souvent les plus vilipendées. Une telle attitude ne sied pas à une femme. Le public leur préfère celles

qui tracent leur chemin avec des convictions mais sans critiquer ouvertement les autres.

On constate en réalité de plus de plus de divisions et de fractures dans la société. Entre riches et démunis, jeunes et vieux, mariés et célibataires, foyers avec enfants et sans enfant et entre hommes et femmes, surtout quand les premiers comme les secondes se voient en victimes incomprises. Le malheur social, le mécontentement, la frustration ne sont l'apanage d'aucun des deux sexes. Mais chacun tend désormais à prétendre être plus maltraité que l'autre, *par* l'autre justement. Un nombre croissant de plus ou moins jeunes hommes sont des « célibataires involontaires » (*incel*), qui jugent les femmes responsables de leur situation, et nombre de ces dernières assurent subir les injustices sociales dues à la place prépondérante donnée aux hommes. Un exemple : début avril 2026, les réseaux sociaux se sont enflammés au sujet de ce que des internautes énervés (et pas seulement des hommes) ont surnommé la « taxe célibataire », au prétexte qu'ils n'avaient pas à « payer pour les enfants des autres ». En réalité, il s'agit de l'entrée en vigueur d'une nouvelle contribution sociale généralisée adossée à l'assurance sociale que paient tous les affiliés, mariés ou non, parents ou non, afin d'aider le financement des allocations pour la petite enfance. Aux grincheux qui ne veulent pas « payer pour les enfants des autres », il suffisait pourtant de répondre qu'ils avaient tort d'oublier que ce sont « les enfants des autres » qui paieront leur pension de retraite le jour où ils cesseront d'être actifs. Hélas, ce type d'affrontements stériles entre célibataires

et mariés, entre jeunes et vieux, *via* Internet et sous couvert d'anonymat, est un des marqueurs de l'éclatement de plus en plus criant de la société japonaise.

En parallèle, la population japonaise, échaudée par les crises venues de l'extérieur et les guerres jusqu'en Europe, se replie de plus en plus sur elle-même. Le trait commun qui la caractérise est l'évitement du risque, qui est aussi un déni de responsabilité. Cette tendance était déjà perceptible après le plongeon financier international entre 2007 et 2009 et s'est accentuée avec la pandémie de Covid-19 entre 2020 et 2023. Depuis, le nombre d'étrangers vivant au Japon ou en visite touristique a certes explosé, mais cela a au contraire accentué le penchant de protection du cocon japonais. En particulier, des jeunes femmes se sentent menacées par cette présence étrangère. Ce, dans un contexte politique marqué par un double langage, l'un tourné vers l'extérieur (le Japon partage les mêmes valeurs que l'Occident) et l'autre vers l'intérieur (les Japonais d'abord, protégeons nos traditions, nos schémas de pensée, quitte à contredire ce qu'on proclame à l'étranger). Et le tout accompagné de mesures elles-mêmes intellectuellement malhonnêtes. Le gouvernement n'emploie pas le terme d'*immigration* pour ne pas effrayer le peuple nippon, mais propose des programmes d'accueil en masse de travailleurs étrangers, vietnamiens, philippins, népalais, sous-payés, avec des statuts bancals qui ne leur offrent le plus souvent comme perspective qu'un retour dans leur pays après qu'aura été épuisée, au bout de quelques années, leur capacité de travail dans des conditions

d'extrême précarité. Et les jeunes employées étrangères à des postes de bas niveau sont encore plus exposées que leurs homologues masculins.

Le plus inquiétant dans ce sombre panorama est que non seulement les élites, mais la société dans son ensemble, semblent ne plus penser leur propre avenir – ou du moins, pas de façon réaliste. Certes, les Premiers ministres successifs enchaînent les longs discours sur la beauté des jours prochains, le « Japon fort et prospère », avec des « technologies uniques », une diplomatie « au centre du monde », des ressources humaines que le reste de la planète envie. En oubliant au moins un paramètre : la structure de la population japonaise. Avec déjà 30 % de plus de 65 ans, soit trois fois plus que de jeunes de moins de 15 ans dont la proportion chute continûment depuis plus d'un demi-siècle, comment est-il possible de faire du Japon la nation phare qu'elle promet, source d'inspiration universelle ? Comment est-ce possible, alors qu'existe une énorme déperdition de talents – encore soulignée début 2026 par l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) – en raison d'une sous-représentation des femmes dans de nombreux secteurs et fonctions élevés ?

Pourtant, le peuple nippon semble se laisser happer par cette illusion que tout ira mieux, à moins qu'il ne prête plus attention aux dires de ses dirigeants, donc ne se mobilise pas. Éduqués à appliquer ce qui est décidé sans broncher, à rechercher la paix sociale, fût-elle uniquement de façade, les Japonais se sont peut-être pour beaucoup résignés à tenter de sauver ce qui peut l'être

LA FEMME JAPONAISE ET SES REPRÉSENTATIONS

de leur propre bien-être quotidien et de ne pas penser le monde qui les entoure. Je me suis fait cette réflexion récemment encore, à l'annonce en avril 2026 de la publication, l'été suivant au Japon, d'un nouveau roman de Haruki Murakami. Le lendemain, micro tendu dans la rue à Tokyo, j'ai interrogé une quinzaine de personnes. Aucune n'était encore informée de cette publication, ni même enthousiaste d'apprendre par mon entremise que l'histoire tournait autour d'une jeune femme comme seule héroïne, une première pour un roman-fleuve de Murakami. « Je n'écoute et ne regarde pas les informations », « Je n'aime pas lire les romans », « Je ne lis pas de livres », « Je n'ai pas d'attrait pour Murakami ». Fuir l'information et la réflexion est peut-être *in fine* le meilleur moyen de ne pas désespérer de l'avenir. À court terme. L'évitement de la confrontation, du risque, du débat, de la remise en cause et de la réflexion aboutit à quelque chose de pire encore : un statu quo délétère où une partie de la population se résigne – les plus faibles, souvent les femmes – et l'autre tient le coup en croyant peut-être aux discours positifs qui promettent des lendemains qui chantent.